

Ce qu'un Anglais vient de nous dire, c'est le triomphe de M. LeMoine, car enfin se faire lire par ceux-là mêmes qui ignorent notre histoire et de la sorte les engager à nous respecter, c'est atteindre dignement un noble but.

Pas moins de vingt-cinq articles composent ce volume. Donnons en une énumération : Les exploits de d'Iberville, le Cid du Canada, qui selon l'expression d'un historien français était aussi "une espèce de Jean Bart," se présentent les premiers. A la suite vient cette héroïque épisode de la guerre de 1660 où Dollard des Ormeaux et ses braves compagnons se sacrifient jusqu'au dernier pour défendre ce nouveau passage des Thermopyles : les rapides du Long-Sault. Les Pères de Brebeuf et Lalemant, missionnaires des Hurons, martyres de la Foi, grands et purs dévouements qui à plus de deux siècles de distance, appellent encore notre admiration et nos larmes. Le premier baron de Longueuil ; Mlle de Verchères ; et la légende du Chien d'Or de Québec sont des notes déjà publiées, mais rajouées, augmentées, vérifiées. La Cloche du village de Saint-Regis qui dans sa traversée de France en Canada tombe au pouvoir des Anglais en mer, et est installée dans un hameau de la Nouvelle-Angleterre, où les Sauvages et les Canadiens vont la prendre à la barbe de leurs ennemis et la transportent à sa destination, à travers les forêts, les lacs et les rivières. Le major Stebo, cet étrange individu, moitié espion, moitié chevalier, qui met à profit sa captivité à Québec, pour préparer la ruine de la France en Canada. Le désastre de l'Auguste où périssent les nobles qui étaient montés sur ce vaisseau pour retourner en France après la conquête. La légende et la chanson de Cadieux le voyageur. Enfin des notes d'histoire jetées à pleine main dans le récit, sans compter deux bons chapitres sur les oiseaux du Canada, et d'agréables épisodes correspondant à des époques et à des personnages considérables de notre histoire.

Tel est, en peu de mots, la substance de ce livre, qui sera lu partout et qui dans six mois ne se trouvera plus sur les tablettes des libraires, à l'instar des "Maple Leaves" qui l'ont précédé.

Je me garderai bien de dire au public ce qu'il en a coûté de travail et de patientes recherches à leur auteur pour dresser fibre par fibre ce bel *Erable* au verdoyant et abondant feuillage, — chacun peut le comprendre. Reposons-nous à son ombre en louant celui qui nous en a gratifié.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, 9 Octobre, 1873.

AU COIN DES RUES.

L'on me demande de faire des études sur nos auteurs canadiens et d'apprécier leurs œuvres dans *L'Opinion Publique*, en me tenant à égale distance de l'admiration exagérée de quelques critiques, et de la censure injuste des autres. La tâche me plaît, et je veux essayer de la remplir suivant mes forces, sans me dissimuler :

"Que la mer où je cours est célèbre en naufrages."

Le pis n'est pas le naufrage, ce sont les haines suscitées par une simple remarque maligne, et la rancune qu'on garde au critique pour la moindre plaisanterie. Proverbialement prétentieux, l'homme de lettres ne peut souffrir la plus légère piqure ; sourire en parlant de ses œuvres, c'est se rendre coupable de lèse-majesté.

J'aurai toutefois pour me défendre une raison qui me devra faire trouver grâce auprès des auteurs : je les lirai, et tous n'ont pas goûté le plaisir d'avoir un lecteur.

Notre littérature est dans l'enfance, et je ne vois pas qu'elle atteigne de sitôt la virilité. Si quelque traitement énergique ne vient régénérer ses forces en les dirigeant d'une manière sûre, en combattant toute cause de dépérissement.

Ces causes sont nombreuses, et les principales sont le manque d'étude et le manque de travail.

Piger, fort en thème au collège est choisi pour rendre compte dans un journal, d'une société dramatique et littéraire. Ce morceau, qu'il a travaillé, est heureuse de tournure ; l'allure est vive, le choix des expressions excellent, et de sincères applaudissements récompensent l'auteur. Dès ce jour Piger a trouvé sa vocation : il est né grand écrivain.

A peine est-il entré dans le monde que les journaux sont remplis de ses écrits : poésie, critique, philosophie, roman, il traite de tout, tranche sur tout et ne se relit qu'imprimé. Entre un cigare et un verre d'absinthe, il bâcle un article et l'envoie à l'éditeur ; le lendemain il admire dans la gazette ses phrases si peu mûries qu'il a peine à reconnaître, tant il les a conçues vite, et n'est certain que l'ouvrage vient de lui qu'en lisant sa signature.

Car il signe, le monde ne saurait ignorer, même un seul jour, que de si beaux ouvrages sont de la plume du célèbre Piger.

Je ne nie pas qu'il ait du talent, la carrière littéraire est trop ingrate en Canada pour qu'on la choisisse sans de bonnes dispositions, mais il n'étudie pas. Dès le premier jour de ses dernières vacances il a dit adieu à l'étude et s'est fait romantique. L'instinct de la paresse le jette dans l'école de Lamartine ou de Hugo. On ne fait pas du Racine ou du La Bruyère à volonté, ces écrivains classiques maintenant méprisés savaient leur langue et l'écrivaient avec concision, énergie et clarté, trois qualités qu'on n'acquiert pas du premier coup. Mais avec des comparaisons sonores, quelques mots vulgaires, des grands mots, des ciels bleus, des ondulations, des invocations et des points de suspension, Piger peut se croire l'égal du chantre d'Elvire ou de l'auteur des *Châtiments*, il ne manque qu'une chose insignifiante : le génie.

Toutefois Lamartine et Hugo ayant des idées, ne se lisent pas sans quelque étude ; Piger leur érige un autel en son cœur, et n'osant plus approcher de ses dieux, tombe dans de Kock et Dumas qui n'exigent aucune contention d'esprit.

C'est là qu'il se forme désormais : style, marche, tournure, il emprunte tout à ces auteurs. Vous ouvrez un roman, et croyant, à la manière dont l'intrigue est liée, que l'ouvrage est de Dumas, vous vous étonnez qu'il

écrive si mal, quand tout surpris vous voyez la signature de Piger.

Fier de sa gloire et se croyant supérieur aux autres mortels, Piger est cependant avide de louanges. Doutant un peu de son immortalité, il veut jouir aujourd'hui même de son triomphe, et je l'ai vu s'abaisser pour se faire applaudir. Le journaliste surtout, ce dispensateur de la célébrité, le voit ramper à ses pieds.

Cette soif d'éloges donne lieu parfois à des scènes bien comiques quand Piger rencontre un confrère. Les deux amis qui ne manquent pas de goût se trouvent plats l'un et l'autre, et cependant quels compliments ils se font : Vadius enchérit sur Trissotin, Trissotin sur Vadius : tout est charmant, sublime, divin — les mœurs sont changées depuis Molière. Vadius et Trissotin ne s'injurient plus que dans les journaux.

A ce portrait de Piger, le lecteur comprendra les difficultés de mon travail, Piger règne dans les gazettes et les revues et je viens examiner avec le public, ses titres à la gloire avec la ferme résolution d'appeler. . . . "Un chat un chat et Rolet un Cotin."

Avant d'entrer en matière je dois quelques explications. J'intitule mes causeries : "Au coin des rues," voici pourquoi : en littérature, un mot, un sourire, le sommeil lui-même est un jugement, on l'a déjà dit ; je recueille chaque jour dans mes promenades une foule d'observations faites en passant sur le journal du jour : l'un signale un vers ridicule, une mauvaise période, l'autre indique un hors-d'œuvre, d'autres font ressortir les beautés d'un article et s'extasient sur le style rapide et concis d'un morceau. Je résume ces opinions, je les compare, pièces en mains, et mes études instruiront le public de mes conclusions.

Je ne connais pas nos auteurs personnellement, des raisons de tempéramment m'empêchent de rechercher leur société : je ne suis pas flatteur et quand je lis le sonnet d'Oronte je trouve le jugement d'Alceste trop médiocre. Mes appréciations ne seront donc dictées ni par l'amitié, ni par la rancune, à son œuvre seule, je juge. ai l'ouvrier.

Mon intention n'est pas de décrire les traits ni la mine des écrivains, c'est l'affaire du photographe ; je n'ai pas pris la mesure de leur front, et qu'ils aient le nez aquilin ou camus, que leurs yeux pensifs ou brille pourtant l'étincelle du génie, se cachent sous des sourcils fortement arqués, le lecteur, je suppose, ne s'en soucie pas plus que moi.

Les critiques de nos jours, de même que les biographes, aiment à raconter la vie privée des contemporains célèbres. Furet raconte que Piger en son enfance vit un petit moulin à vent chez un camarade et que, l'ayant défilé pièce à pièce, et soigneusement examiné, il en fit un plus parfait en quinze jours ; d'où l'on a conclu, en rappelant le fait trente ans plus tard, que Piger fut un enfant prodige, et que tout dès le maillot présageait sa gloire future.

Si vous êtes friand de ces détails, lisez Furet ; je le répète je ne m'occupe que des écrits.

OCTAVIO.

ARCHÉOLOGIE.

LES MONUMENTS DU GENERAL J. WOLFE.

Le rival de l'illustre marquis de Montcalm, le général James Wolfe, fils d'un colonel dans l'armée britannique, naquit à Westerham dans le comté de Kent, Angleterre, le deux janvier mil sept cent vingt-sept. Il fut tué au moment de sa victoire sur les hauteurs des Plaines d'Abraham, à Québec, le 13 septembre 1759. Ses restes mortels furent transportés en Angleterre, où ils reçurent une sépulture royale, et son éloge se fit en tout lieu.

Dans un ouvrage intitulé "An Illuminated History of North America, par John Frost, L.L.D., Edition de 1864, N. Y." se trouve, à la page 301, une bonne gravure représentant les traits du général Wolfe, et à la page 309, du même ouvrage, une autre gravure, chrome, représentant l'intrépide vainqueur, expirant au sein de la victoire, et dont suit la description : — tout auprès du général blessé est son fidèle domestique et les médecins accourus pour l'assister, un Sauvage, assis à ses pieds, le regarde avec admiration. En face du héros est un groupe d'officiers, parmi lesquels il est facile de reconnaître le brigadier-général, depuis marquis de Townshend, ainsi que le lieutenant-général Monkton, tous deux aussi chargés de blessures.

Un magnifique mausolée fut élevé en Angleterre, à la mémoire du général Wolfe, dans l'abbaye de Westminster, aux frais de l'Etat et sur un vote de la Chambre des Communes du 21 novembre 1759. Il est représenté debout, après avoir reçu sa première blessure au poignet, soutenu par un grenadier, et bandant sa plaie avec un mouchoir. Au-dessus se trouve une figure sculptée tenant une couronne ; qui représente l'antique figure de la victoire. L'inscription qui le couvre est sans ostentation et se lit comme suit :

To the memory of
JAMES WOLFE,
Major General and Commander-in-Chief
Of the British Land Forces,
On an expedition against Quebec ;
Who having surmounted,
By ability and valour,
All obstacles of art and nature,
Was slain in the moment of victory,
On the 13th of September 1759.
The King and Parliament of Great Britain
Dedicated this monument.

En avril 1760, un autre monument fut élevé à Westerham, dans le comté de Kent, Angleterre, par quelques citoyens des environs de cette localité, l'inscription est comme suit :

JAMES,
Son of Col. Edward Wolfe and Henrietta his wife,
Was born in this Parish, January 2nd,
MDCCLXXVII,

And died in America September the 13th,
MDCCLIX.

Whilst George in sorrow bows his laurelled head,
And bids the artist grace the soldier dead ;
We raise no sculptur'd trophy to thy name,
Brave youth ! the fairest in the list of fame.
Proud of thy birth, we boast th' auspicious year,
Struck with thy fall, we shed a general tear ;
With humble grief inscribe one artless stone,
And from thy matchless honors date our own !
I DEOS I NOSTRUM.

Le professeur Silliman, lorsqu'il visita Québec, en 1819, fut étonné de ne trouver d'autres souvenirs de Wolfe que la curieuse statue en bois peint qui se voit dans une niche au coin de la rue du Palais. "Quand j'exprimai, dit-il, ma surprise à un officier de l'armée anglaise, il me fit observer (ce qui aurait dû me frapper moi-même si j'y eusse réfléchi quelques instants) qu'il fallait tenir compte des sentiments de la population française, et que l'érection d'un monument à la gloire du général Wolfe pourrait l'offenser."

Lord Aylmer voulut que l'endroit même où le héros anglais mourut fut aussi consacré par un monument, et il y fit ériger en 1832 une petite colonne tronquée avec cette simple inscription : —

Here died
WOLFE
Victorious,
Sep: XII,
M D C C L I X.

On lit dans le grand ouvrage de Bouchette, qu'un des quatre blocs de granit que le major Holland, alors arpenteur général, avait placés sur les Plaines d'Abraham pour y indiquer la méridienne qu'il y avait tracée, occupe précisément le coin d'une redoute où Wolfe expira. Il n'y avait donc pas à s'y tromper. On trouve, sur les plaines, un grand nombre de ces blocs erratiques de gneiss, de granit, ou de hornblende, qui paraissent appartenir à la formation des Laurentides ; et le lieutenant Baddley, dans sa description géologique des environs de Québec, a dit avec raison, qu'une pyramide, composée de ces énormes pierres, formerait peut être le plus beau monument qu'on pût élever aux héros du 13 septembre 1759. Toutefois, cette idée ne fut point suivie, et tant à cause du climat que de l'absence de toute protection contre les vagabonds qui se sont si longtemps donné rendez-vous dans les environs de ce lieu célèbre, une colonne surmontée d'un casque et d'une épée antiques, fut élevée par l'armée anglaise en 1849. Voici l'inscription que porte le piédestal de la nouvelle colonne :

Du côté sud, on a reproduit l'inscription qui se trouvait sur la colonne élevée par Lord Aylmer en 1832, et du côté nord-est, se lit la suivante :

This Pillar
Was erected by the
British Army
In Canada, A. D. 1849.
His Excellency
Lieut.-Genl.
Sir Benjamin d'Urban,
G. C. K. C. H. of the Forces,
To replace that erected by
Gov. Genl. Lord Aylmer, G. C. E.
in 1832,
Which was broken and defaced
And is deposited beneath.
J. WELLS, Arch.

Nous lisons, au sujet de ce dernier monument, dans le *Canadien* du mois d'Avril de 1849, ce qui suit :

"Les plaines d'Abraham sont la première chose que le voyageur étranger et le touriste aiment à visiter en arrivant à Québec. Un monument vient d'y être élevé à la mémoire du général Wolfe qui y fut tué en 1759. Sans entrer dans le mérite architectural de ce monument, nous disons que ses proportions générales sont on ne peut plus mesquines, et qu'il a été par surcroît élevé dans un lieu qui en augmente encore l'insignifiance ; il disparaît aux yeux du spectateur qui descend quelques pas vers le bas de cette butte, du côté de la ville ; et il est invisible du chemin de Ste. Foye.

"Comme tous les monuments historiques de ce pays doivent intéresser ses habitants, on aurait beaucoup mieux fait d'élever, par une souscription générale, une colonne commémorative des batailles du 13 septembre, 1759 et du 28 avril 1760, digne des deux nations qui se disputaient le Canada. Placée sur la hauteur entre le chemin de St. Louis et celui de Ste. Foye, elle aurait été aperçue de toutes les campagnes environnantes à une grande distance. On aurait ramassé une somme assez considérable pour faire un monument simple, mais imposant, et qui aurait été un embellissement pour ces champs fameux.

"Les monuments de ce genre passeront à nos enfants, qui se feront sans doute un devoir de bien accueillir tous les signes qui attesteront la bravoure de leurs ancêtres, quelle que soit leur origine. Les Anglais d'aujourd'hui se glorifient autant des exploits de Guillaume-le-Conquérant, de Richard-Cœur-de-Lion et du Prince Noir que de Marlborough et de Wellington, quoique les premiers fussent de race française et parlassent le français et que les derniers soient de race ou de langue anglaise. L'Angleterre fut ou devint le pays des uns et des autres ; et leur histoire est confondue avec la sienne dont ils sont les héros. Il en doit être de même pour les différentes races d'hommes qui habitent le Canada. Nos petits neveux se glorifieront des exploits de leurs ancêtres et de la bravoure des habitants du pays quelle que soit leur origine ; et ils en revendiqueront l'honneur sans acceptation de race en présence des nations étrangères.

"Nous aurions désiré voir figurer la bataille du 28 avril avec celle de l'année précédente, parce qu'elle est la preuve brillante du courage militaire des deux peuples qui se disputaient l'empire de l'Amérique."

J. A. MALOIN.